

QUATRIÈME SÉANCE

Résumons nos avancées. Il vaut mieux parler d'*espèce humaine* plutôt que de *genre humain* et parler d'*animal* plutôt que de *bête* pour évoquer l'homme, quand bien même il lui arrive d'être si *bête* et sans doute si *méchant* qu'il en devient *inhumain*. Peut-être pourrait-on ici se demander si être méchant, c'est être bête, comme le pensaient les Anciens pour lesquels nul n'est méchant volontairement, ou si, comme l'envisagent les Modernes, le méchant est toujours plus méchant que bête. Reste que jamais le méchant n'est une bête. En fait, on naît homme et on devient humain par la culture que l'on reçoit. Il y a bien sûr des hommes inhumains à force de cruauté, de sauvagerie, de barbarie. Mais ce serait l'être autant qu'eux que de leur contester l'appartenance à l'humanité. Celui qui échoue à devenir humain n'en est pas moins homme pour autant. C'est dire à quel point l'humanité est donc reçue avant d'être créée ; pour le dire autrement, elle est naturelle avant d'être culturelle. Ce n'est pas une essence, c'est une filiation. On est, on naît « **homme, parce que fils de l'homme** » pour reprendre un mot d'André Comte-Sponville (*Présentations de la philosophie*, 2000) qui détourne ici une expression religieuse rendue célèbre dans la Bible, aussi bien par le livre de Daniel que par les évangiles. En ce sens, l'homme n'est pas, comme Dieu s'il existe, *causa sui*, mais le résultat d'une histoire qui le traverse et le constitue : « **il n'est ce qu'il fait que parce qu'il est, d'abord, ce qui le fait (son corps, son passé, son éducation...)** » écrit encore notre philosophe. Mais toute la difficulté est là : s'il est ce qu'il fait, s'il n'est que ce qu'il fait, alors l'homme n'a pas de nature ; mais s'il n'est ce qu'il fait que parce qu'il est ce qui le fait (son corps, son passé, son éducation), alors l'homme en a une.

-À la croisée de la nature et de la culture

L'homme s'est toujours apparu à lui-même comme un être à part : lui seul parle, lui seul pense, lui seul éprouve des sentiments et des passions intenses qui luttent en lui contre une raison que lui seul possède. Lui seul vit dans des sociétés qui sont régies par des règles qui sont de pures conventions, aussi diverses qu'imaginables. Enfin, lui seul crée sans cesse de nouveaux outils lui servant à construire un monde rempli d'objets artificiels et d'œuvres qui composent, avec les institutions sociales et politiques, le monde proprement humain de la culture et de la civilisation. [Soit dit en passant, il ne faut pas confondre *culture* et *civilisation* : si la culture désigne tout ce que l'homme ajoute à la nature et renvoie ainsi à l'ensemble des techniques et des savoirs, des coutumes et des institutions, des croyances et des représentations forgées par une communauté, le mot *civilisation* employé au singulier comporte une connotation laudative, c'est-à-dire l'idée d'un mouvement continu de l'humanité vers plus de connaissances et de lumières. La notion de civilisation a partie liée avec celle de progrès, progrès scientifique, technique, politique mais aussi moral : la civilisation est l'état d'avancement des mœurs, des connaissances, et s'oppose à la sauvagerie et à la barbarie. En ce sens, on serait plus ou moins civilisé selon les époques et les

continents et certaines cultures seraient supérieures à d'autres. Refermons là la parenthèse.]

Si la nature de l'homme fait donc problème, c'est que tout, chez lui, n'est pas nature, puisque beaucoup de ce qu'il est est dû à la culture. Comprenons-le bien : l'animal est un être qui, lui, est entièrement naturel. En d'autres termes, il naît avec les caractéristiques de son espèce et un certain nombre d'instincts déterminent sa conduite. Comme le montre Kant au début de ses *Réflexions sur l'éducation* (posth., 1803), l'animal est déjà tout ce qu'il peut et doit être dès la naissance. Adapté au milieu qui est le sien, il obéit de façon harmonieuse aux lois naturelles et n'a besoin de rien qu'il ne possède déjà pour survivre. Rien de cela en revanche pour l'homme. « **Nous naissons faibles, nous avons besoin de force ; nous naissons dépourvus de tout, nous avons besoin d'assistance ; nous naissons stupides, nous avons besoin de jugement. Tout ce que nous n'avons pas à notre naissance et dont nous avons besoin étant grands, nous est donné par l'éducation** » explique Rousseau au premier livre de *l'Émile* (1762). À la naissance, l'homme n'est en fait rien de ce qu'il peut être. Il a besoin d'être éduqué, sans quoi ses facultés – sensibilité, intelligence, affectivité etc. – resteraient à l'état de pure virtualité. L'homme semble ainsi se situer à la croisée de la *nature* et de la *culture*.

À la croisée de la nature, car l'homme est, à n'en pas douter depuis que Darwin l'a démontré, issu de l'évolution naturelle des espèces. Ainsi nous sommes faits des mêmes matériaux que les autres animaux dont les comportements sont souvent des ébauches des nôtres. Du reste, les aptitudes propres à notre espèce sont naturelles : notre cerveau est certes infiniment plus complexe que le leur, mais il ne contient aucune substance différente. Enfin, ce qui maintient à jamais notre parenté avec les animaux tient à ce que nous sommes comme eux nés d'êtres vivants et, parce qu'eux et nous sommes mortels, à ce que nous demeurons des êtres biologiques qui subissent des rythmes naturels. Ainsi, malgré tous nos efforts pour battre d'impossibles records, pour nous passer de sommeil, pour ne pas vieillir, sinon pour ne pas mourir, certains événements de notre vie, de la grave maladie au moindre de nos cheveux blancs nous rappellent notre appartenance au monde animal, au monde naturel — soulignons ici une injustice : fait pour la procréation, le corps de la femme manifeste avec plus d'évidence que celui de l'homme son lien aux rythmes de la nature. Les menstruations, la gestation, l'accouchement, l'allaitement, sont autant de choses qui rappellent à l'être humain qu'il est un mammifère. Il en va ainsi : toutes ces considérations nous situent bien dans la continuité du monde animal. Assurément, nous sommes des êtres humains *par nature*.

À la croisée de la culture, car l'homme a cela dit une longue enfance. Son développement biologique ne le conduit que très tardivement à la maturité si on le compare aux autres êtres vivants. La société elle-même tend d'ailleurs à prolonger cette immaturité par ce que l'on appelle l'adolescence, pour ne rien dire de ce que l'on nomme aujourd'hui l'adulcescence — mot-valise inventé par les milieux publicitaires pour désigner ce public réputé hyperconsommateur qui entend prolonger son adolescence en dépit de son entrée dans l'âge adulte en suivant de près la mode et en enchaînant les sorties et les expériences en tout genre. Or, ce retard dans le

développement de l'individu joue un rôle stratégique dans le développement de l'humanité : l'immatunité est un temps de maturation, le lieu de la transformation de l'homme par l'homme, un homme qui ne peut s'accomplir vraiment comme homme que par un travail de négation de cette nature animale qui est aussi en lui. Les caractéristiques de son espèce : l'aptitude au langage et au raisonnement, l'accès à la complexité des sentiments, etc., n'apparaissent en effet en lui, au moins partiellement, que par le refus du naturel, que parce qu'il soumet le biologique à l'artifice en recevant une éducation et en étant plongé constamment dans un monde culturel qui, aujourd'hui avec ses machines métalliques, ses villes et son béton, sa frénésie et ses modes de vie dérythmés, s'avère bien loin du monde naturel, harmonieux et mystérieux dont la forêt vierge, la savane africaine et les fonds des océans semblent constituer les ultimes représentants. Ainsi, si l'on naît homme à travers une *hérédité biologique*, on devient humain par un *héritage social*, on devient humain *par culture*.

Puisque, hommes par nature, il nous faut pourtant nous réaliser comme tels par culture, comment comprendre cette étrange dialectique entre nature et culture chez l'homme ? Pour le savoir, nous adopterons un parcours historique, celui qui suit cette évolution de la relation que l'homme entretient avec l'image de sa propre nature et avec la nature extérieure. Aussi, examinons d'abord, dans les expressions métaphoriques qui furent initialement les siennes, comment l'homme s'est lui-même perçu au sein de la nature et en face du monde animal auquel, en partie au moins, il se rattache. Puisque nous vivons dans une culture d'origine gréco-latine et, au-delà comme en deçà, d'origine judéo-chrétienne et que la réflexion philosophique s'enracine dans cette double filiation, nous nous limiterons pour ce faire à l'évocation de mythes essentiellement occidentaux et moyen-orientaux. D'un côté Athènes, de l'autre Jérusalem en effet. Penchons-nous dès lors sur le mythe platonicien du *Protagoras* avant d'évoquer le récit biblique de la *Genèse*.

-Du côté d'Athènes

Du côté d'Athènes, c'est vers le célèbre mythe de la genèse du monde humain, celui de la distribution des qualités aux êtres vivants par deux titans, qu'il nous faut d'abord nous tourner. Ce mythe est le mythe dit de Prométhée, ou d'Épiméthée et de Prométhée si l'on évoque ses deux personnages principaux, ou dit encore du *Protagoras*, sinon de Protagoras si l'on évoque le dialogue de Platon qui le contient ou le personnage de ce livre qui le relate. L'histoire apparaît pour la première fois au VII^e siècle av. J.-C. dans un poème d'Hésiode, la *Théogonie*, puis au V^e siècle toujours avant notre ère dans la pièce d'Eschyle, *Prométhée enchaîné*.

Lisons Platon :

« C'était le temps où les dieux existaient déjà, mais où les races mortelles n'existaient pas encore. Quand vint le moment marqué par le destin pour la naissance de celles-ci, voici que les dieux les façonnent à l'intérieur de la terre avec un mélange de terre et de feu et de toutes les substances qui se peuvent combiner avec le feu et la terre. Au moment de les produire à la lumière, les dieux ordonnèrent à Prométhée et à

Épiméthée de distribuer convenablement entre elles toutes les qualités dont elles avaient à être pourvues. Épiméthée demanda à Prométhée de lui laisser le soin de faire lui-même la distribution : "Quand elle sera faite, dit-il, tu inspecteras mon œuvre". La permission accordée, il se met au travail.

Dans cette distribution, ils donnent aux uns la force sans la vitesse; aux plus faibles, il attribue le privilège de la rapidité; à certains il accorde des armes; pour ceux dont la nature est désarmée, il invente quelque autre qualité qui puisse assurer leur salut. À ceux qu'il revêt de petitesse, il attribue la fuite ailée ou l'habitation souterraine. Ceux qu'il grandit en taille, il les sauve par là même. Bref, entre toutes les qualités, il maintient un équilibre. En ces diverses inventions, il se préoccupait d'empêcher aucune race de disparaître.

Après qu'il les eut prémunis suffisamment contre les destructions réciproques, il s'occupa de les défendre contre les intempéries qui viennent de Zeus, les revêtant de poils touffus et de peaux épaisses, abris contre le froid, abris aussi contre la chaleur, et en outre, quand ils iraient dormir, couvertures naturelles et propres à chacun. Il chaussa les uns de sabots, les autres de cuirs massifs et vides de sang. Ensuite, il s'occupa de procurer à chacun une nourriture distincte, aux uns les herbes de la terre, aux autres les fruits des arbres, aux autres leurs racines ; à quelques-uns il attribua pour aliment la chair des autres. À ceux-là, il donna une postérité peu nombreuse ; leurs victimes eurent en partage la fécondité, salut de leur espèce.

Or Épiméthée, dont la sagesse était imparfaite, avait déjà dépensé, sans y prendre garde, toutes les facultés en faveur des animaux, et il lui restait encore à pourvoir l'espèce humaine, pour laquelle, faute d'équipement, il ne savait que faire. Dans cet embarras, survient Prométhée pour inspecter le travail. Celui-ci voit toutes les autres races harmonieusement équipées, et l'homme nu, sans chaussures, sans couvertures, sans armes. Et le jour marqué par le destin était venu, où il fallait que l'homme sortît de la terre pour paraître à la lumière.

Prométhée, devant cette difficulté, ne sachant quel moyen de salut trouver pour l'homme, se décide à dérober l'habileté artiste d'Héphaïstos et d'Athéna, et en même temps le feu, – car, sans le feu il était impossible que cette habileté fût acquise par personne ou rendît aucun service –, puis, cela fait, il en fit présent à l'homme.

C'est ainsi que l'homme fut mis en possession des arts utiles à la vie, mais la politique lui échappa : celle-ci en effet était auprès de Zeus ; or Prométhée n'avait plus le temps de pénétrer dans l'acropole qui est la demeure de Zeus : en outre il y avait aux portes de Zeus des sentinelles redoutables. Mais il put pénétrer sans être vu dans l'atelier où Héphaïstos et Athéna pratiquaient ensemble les arts qu'ils aiment, si bien qu'ayant volé à la fois les arts du feu qui appartiennent à Héphaïstos et les autres qui appartiennent à Athéna, il put les donner à l'homme. C'est ainsi que l'homme se trouve avoir en sa possession toutes les ressources nécessaires à la vie, et que Prométhée, par la suite, fut, dit-on, accusé de vol.

Parce que l'homme participait au lot divin, d'abord il fut le seul des animaux à honorer les dieux, et il se mit à construire des autels et des images divines ; ensuite il eut l'art

d'émettre des sons et des mots articulés, il inventa les habitations, les vêtements, les chaussures, les couvertures, les aliments qui naissent de la terre. Mais les humains, ainsi pourvus, vécurent d'abord dispersés, et aucune ville n'existait. Aussi étaient-ils détruits par les animaux, toujours et partout plus forts qu'eux, et leur industrie suffisante pour les nourrir, demeurait impuissante pour la guerre contre les animaux ; car ils ne possédaient pas encore l'art politique, dont l'art de la guerre est une partie. Ils cherchaient donc à se rassembler et à réciproquement, faute de posséder l'art politique ; de telle sorte qu'ils recommençaient à se disperser et à périr.

Zeus alors, inquiet pour notre espèce menacée de disparaître, envoie Hermès porter aux hommes la pudeur et la justice, afin qu'il y eût dans les villes de l'harmonie et des liens créateurs d'amitié » – 320 c-322 c.

Ce mythe nous indique une intuition majeure de l'homme sur sa propre nature : il est un être à part dans l'univers, à tout le moins sur terre, car s'il relève des vivants, il se révèle ne pas y appartenir complètement. Plus précisément, si l'homme ressortit des races mortelles, car c'est en tant que telle qu'il aurait dû recevoir des qualités animales destinées à sa survie, il n'a pourtant pas reçu sa part.

On l'aura compris : pour que naissent les espèces vivantes dans ce mythe, il faut leur distribuer des qualités qui leur permettront de se maintenir en vie. Zeus confie donc ce partage à deux titans, deux frères, qui sont en même temps chargés de maintenir un parfait équilibre entre toutes, les attributs des unes et des autres devant les protéger des destructions réciproques comme des éléments naturels, si bien qu'aucune n'en vienne à disparaître. C'est finalement Épiméthée qui procède à la répartition. Or, à contempler la nature — ou du moins à regarder le moindre documentaire animalier —, qui ne serait aussitôt persuadé de la perfection de son œuvre, quoique semble suggérer son nom, Ἐπιμηθεύς signifiant "celui qui réfléchit après" en grec ancien ? C'est que l'habileté d'Épiméthée s'arrête à l'homme, qui ne reçoit rien et qui constitue dès lors le plus pauvre de tous les animaux. Pis, l'animal démuné par essence et par excellence, car nu, sans chaussures, sans couvertures, sans armes.

Pour remédier à la situation, Prométhée — du grec προμηθεύς, "prévoyant" — dérobe leurs attributs à deux dieux : le feu à Héphestos et l'ingéniosité à Athéna, les deux permettant bientôt à l'être qui s'en voit doté de fabriquer ce qui lui manque, et par conséquent de compenser ses faiblesses, et par surcroît de renverser les rôles. Certes, il faudra attendre plus de deux millénaires pour que, dans *L'homme et la technique* (1931), Oswald Spengler l'explique, mais la chose est claire : cet animal de proie que fut d'emblée l'être humain s'est fait petit à petit dans l'histoire, par ses outils, un prédateur, puis le prédateur de tous les prédateurs, jusqu'à devenir son propre comme son seul et unique prédateur. Mais nous n'en sommes pas encore tout à fait là dans ce mythe qui exprime surtout le sentiment de fragilité, sinon d'iniquité éprouvé par cet animal qui n'a guère d'instinct et qui, avec très peu de protections naturelles (pas de taille démesurée, pas de cuir épais, pas de défenses redoutables, pas de déplacement avantageux), a dû se vivre comme tel. En raison de l'imprévoyance d'Épiméthée qui a épuisé toutes les qualités à offrir aux êtres vivants avant de l'avoir envisagé, l'homme est un oublié ; l'homme est un handicapé, celui qui n'a pas sa place dans la nature

puisque celui qui n'y est pas adapté et qui n'aura donc d'autre choix que de s'y adapter... ou de l'adapter à ses besoins.

En raison des moyens qu'il se voit toutefois bientôt donné par la témérité de Prométhée, c'est manifestement pour le second terme de cette alternative que l'homme va opter. Le lot de compensation qui est le sien a paradoxalement tout du gros lot en effet. S'ils ne sont pas des présents des dieux, le feu et l'ingéniosité n'en sont pas moins des dons divins. Grâce à eux, l'homme qui devient capable de s'exprimer, de se loger, de se couvrir, de se chauffer, de se nourrir, ne se trouve pas seulement en état de vivre avec autant de commodité que n'importe quel animal, il trouve surtout l'occasion de faire mieux que tous ses congénères en venant à croire aux dieux et à apprécier la beauté, d'où, sitôt son complexe d'infériorité digéré, un grand sentiment de sa valeur et de ce qui fait sa spécificité. Du reste, son privilège ne s'arrête pas à la compétence technique. S'y ajoute *in fine*, sous la figure de la pudeur et de la justice, la civilité, c'est-à-dire la conscience politique, véritable cadeau du ciel lui, puisqu'offert par Zeus en personne. Or, en tant que fondement de la société, la civilité s'avère la seule chose qui, dans cette guerre de tous contre tous qu'est le conflit des espèces vivantes entre elles, mette vraiment les hommes en sécurité.

Ainsi, tout en admettant sa faiblesse physique comparé aux autres animaux, l'homme est l'être dont les forces mentales (les sens de la débrouillardise, de la pudeur et de la justice) lui permettent de s'approprier tout ce qui pouvait faire la supériorité des autres vivants sur lui. En outre, par le vol de Prométhée et le don de Zeus, l'homme est l'être mortel qui jouit d'une part de divinité. Pour cette raison, il est, en reprenant une formule célèbre d'Arthur Schopenhauer dans *Le monde comme volonté et comme représentation* (1818), un « **animal métaphysique** », *animal* parce qu'appartenant bien sûr au monde des êtres vivants, *métaphysique* parce qu'échappant peut-être aux lois qui président à leur destinée — échappant peut-être au déterminisme par sa liberté, échappant peut-être à la finitude par son immortalité. Peut-être... et surtout peut-être pas quand on sait aujourd'hui la puissance destructrice concentrée entre les mains de l'homme, soit environ 15 000 armes nucléaires à même d'éradiquer 150 fois l'humanité (contre 80 000 à même de la supprimer 800 fois au paroxysme de la guerre froide !) ; de quoi en somme le placer au niveau de ceux dont il a longtemps cru que seuls ils avaient pu faire que soit ce qui est... dont lui !

-Du côté de Jérusalem

Du côté de Jérusalem, c'est sur le célèbre récit de la *Genèse* qu'il faudra ensuite se pencher, récit des origines qui narre l'œuvre de Dieu, à savoir la création du monde aussi bien que celle du premier couple humain. Si les traditions juive et chrétienne attribuent cette œuvre à Moïse et la font remonter aux XVI^e-XII^e siècles avant Jésus-Christ, pour l'exégèse historico-critique de nos jours, elle constitue plutôt, au vu des nombreux anachronismes, redondances et variations du style qui s'y révèlent, une compilation de textes écrits entre les VIII^e et II^e siècles avant notre ère.

Lisons le premier chapitre de la *Genèse* (nous citons la *Nouvelle Bible Segond*) :

« 1 Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. 2 La terre n'était que chaos et vide. Il y avait des ténèbres à la surface de l'abîme et l'Esprit de Dieu planait au-dessus de l'eau. 3 Dieu dit : "Qu'il y ait de la lumière !" et il y eut de la lumière. 4 Dieu vit que la lumière était bonne, et il sépara la lumière des ténèbres. 5 Dieu appela la lumière jour, et les ténèbres nuit. Il y eut un soir et il y eut un matin. Ce fut le premier jour. 6 Dieu dit : "Qu'il y ait une étendue entre les eaux pour les séparer les unes des autres !" 7 Dieu fit l'étendue et sépara ainsi l'eau qui est au-dessous de l'étendue de celle qui est au-dessus. Cela se passa ainsi. 8 Dieu appela l'étendue ciel. Il y eut un soir et il y eut un matin. Ce fut le deuxième jour. 9 Dieu dit : "Que les eaux qui sont au-dessous du ciel se rassemblent à un seul endroit et que le sec apparaisse !" Et cela se passa ainsi. 10 Dieu appela le sec terre, et la masse des eaux mers. Dieu vit que c'était bon. 11 Puis Dieu dit : "Que la terre produise de la verdure, de l'herbe à graine, des arbres fruitiers qui donnent du fruit selon leur espèce et qui contiennent leur semence sur la terre !" Et cela se passa ainsi : 12 la terre produisit de la verdure, de l'herbe à graine selon son espèce et des arbres qui donnent du fruit et contiennent leur semence selon leur espèce. Dieu vit que c'était bon. 13 Il y eut un soir et il y eut un matin. Ce fut le troisième jour. 14 Dieu dit : "Qu'il y ait des luminaires dans l'étendue du ciel pour séparer le jour de la nuit ! Ils serviront de signes pour marquer les époques, les jours et les années, 15 ainsi que de luminaires dans l'étendue du ciel pour éclairer la terre." Et cela se passa ainsi : 16 Dieu fit les deux grands luminaires, le plus grand pour présider au jour et le plus petit pour présider à la nuit. Il fit aussi les étoiles. 17 Dieu les plaça dans l'étendue du ciel pour éclairer la terre, 18 pour dominer sur le jour et la nuit et pour séparer la lumière des ténèbres. Dieu vit que c'était bon. 19 Il y eut un soir et il y eut un matin. Ce fut le quatrième jour. 20 Dieu dit : "Que l'eau pullule d'animaux vivants et que des oiseaux volent dans le ciel au-dessus de la terre !" 21 Dieu créa les grands poissons et tous les animaux vivants capables de se déplacer : l'eau en pullula selon leur espèce. Il créa aussi tous les oiseaux selon leur espèce. Dieu vit que c'était bon, 22 et il les bénit en disant : "Reproduisez-vous, devenez nombreux et remplissez les mers, et que les oiseaux se multiplient sur la terre !" 23 Il y eut un soir et il y eut un matin. Ce fut le cinquième jour. 24 Dieu dit : "Que la terre produise des animaux vivants selon leur espèce : du bétail, des reptiles et des animaux terrestres selon leur espèce." Et cela se passa ainsi. 25 Dieu fit les animaux terrestres selon leur espèce, le bétail selon son espèce et tous les reptiles de la terre selon leur espèce. Dieu vit que c'était bon. 26 Puis Dieu dit : "Faisons l'homme à notre image, à notre ressemblance ! Qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre." 27 Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu. Il créa l'homme et la femme. 28 Dieu les bénit et leur dit : "Reproduisez-vous, devenez nombreux, remplissez la terre et soumettez-la ! Dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tout animal qui se déplace sur la terre !" 29 Dieu dit aussi : "Je vous donne toute herbe à graine sur toute la surface de la terre, ainsi que tout arbre portant des fruits avec pépins ou noyau : ce sera votre nourriture. 30 À tout animal de la terre, à tout oiseau du ciel et à tout ce qui se déplace sur la terre, à ce qui est animé de vie, je donne toute herbe verte pour nourriture." Et cela se passa ainsi. 31 Dieu regarda tout ce qu'il avait fait, et il constata que c'était très bon. Il y eut un soir et il y eut un matin. Ce fut le sixième jour » — *Genèse, 1.1-31.*

Le chapitre 2 ajoute :

« 1 C'est ainsi que furent terminés le ciel et la terre et toute leur armée. 2 Le septième jour, Dieu mit un terme à son travail de création. Il se reposa de toute son activité le septième jour. 3 Dieu bénit le septième jour et en fit un jour saint, parce que ce jour-là il se reposa de toute son activité, de tout ce qu'il avait créé. 4 Telle fut l'histoire du ciel et de la terre quand ils furent créés » — *Genèse*, 2.1-4.

Dans cet illustre récit ici encore s'exprime la singularité de l'homme, c'est-à-dire à la fois son caractère unique et sa nature métaphysique, et ceci parce que cela. Dernière et ultime création de Dieu, l'homme — c'est-à-dire l'homme et la femme comme l'indique sans appel le verset 27 —, l'homme seul est fait à l'image de Dieu. Et à l'homme ainsi fait Dieu donne l'ordre de soumettre la terre et de dominer tous les autres animaux. Reste que, dans la *Genèse*, le récit qui suit immédiatement celui du commencement, à savoir celui du paradis perdu, présente les choses différemment :

« 5 Lorsque l'Éternel Dieu fit la terre et le ciel, il n'y avait encore aucun arbuste des champs sur la terre et aucune herbe des champs ne poussait encore, car l'Éternel Dieu n'avait pas fait pleuvoir sur la terre et il n'y avait pas d'homme pour cultiver le sol. 6 Cependant, une vapeur montait de la terre et arrosait toute la surface du sol. 7 L'Éternel Dieu façonna l'homme avec la poussière de la terre. Il insuffla un souffle de vie dans ses narines et l'homme devint un être vivant. 8 L'Éternel Dieu planta un jardin en Éden, du côté de l'est, et il y mit l'homme qu'il avait façonné. 9 L'Éternel Dieu fit pousser du sol des arbres de toute sorte, agréables à voir et porteurs de fruits bons à manger. Il fit pousser l'arbre de la vie au milieu du jardin, ainsi que l'arbre de la connaissance du bien et du mal. 10 Un fleuve sortait d'Éden pour arroser le jardin, et de là il se divisait en quatre bras. 11 Le nom du premier est Pishon : il entoure tout le pays de Havila où se trouve l'or. 12 L'or de ce pays est pur. On y trouve aussi le bdellium et la pierre d'onyx. 13 Le nom du deuxième fleuve est Guihon : il entoure tout le pays de Cush. 14 Le nom du troisième est le Tigre : il coule à l'est de l'Assyrie. Le quatrième fleuve, c'est l'Euphrate. 15 L'Éternel Dieu prit l'homme et le plaça dans le jardin d'Éden pour qu'il le cultive et le garde. 16 L'Éternel Dieu donna cet ordre à l'homme : "Tu pourras manger les fruits de tous les arbres du jardin, 17 mais tu ne mangeras pas le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, car le jour où tu en mangeras, tu mourras, c'est certain." 18 L'Éternel Dieu dit : "Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Je lui ferai une aide qui soit son vis-à-vis." 19 L'Éternel Dieu façonna à partir de la terre tous les animaux sauvages et tous les oiseaux du ciel, puis il les fit venir vers l'homme pour voir comment il les appellerait. Il voulait que tout être vivant porte le nom que l'homme lui donnerait. 20 L'homme donna des noms à tout le bétail, aux oiseaux du ciel et à tous les animaux sauvages, mais pour lui-même il ne trouva pas d'aide qui soit son vis-à-vis. 21 Alors l'Éternel Dieu fit tomber un profond sommeil sur l'homme, qui s'endormit. Il prit une de ses côtes et referma la chair à sa place. 22 L'Éternel Dieu forma une femme à partir de la côte qu'il avait prise à l'homme et il l'amena vers l'homme. 23 L'homme dit : "Voici cette fois celle qui est faite des mêmes os et de la même chair que moi. On l'appellera femme parce qu'elle a été tirée de l'homme." 24 C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et

s'attachera à sa femme, et ils ne feront qu'un. 25 L'homme et sa femme étaient tous les deux nus, et ils n'en avaient pas honte » — *Genèse, 2.4-25.*

Et le chapitre 3 de la *Genèse* poursuit ainsi :

« 1 Le serpent était le plus rusé de tous les animaux sauvages que l'Éternel Dieu avait faits. Il dit à la femme : "Dieu a-t-il vraiment dit : 'Vous ne mangerez aucun des fruits des arbres du jardin' ?" 2 La femme répondit au serpent : "Nous mangeons du fruit des arbres du jardin. 3 Cependant, en ce qui concerne le fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : 'Vous n'en mangerez pas et vous n'y toucherez pas, sinon vous mourrez.'" 4 Le serpent dit alors à la femme : "Vous ne mourrez absolument pas, 5 mais Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme Dieu : vous connaîtrez le bien et le mal." 6 La femme vit que l'arbre était porteur de fruits bons à manger, agréable à regarder et précieux pour ouvrir l'intelligence. Elle prit de son fruit et en mangea. Elle en donna aussi à son mari qui était avec elle et il en mangea. 7 Leurs yeux à tous les deux s'ouvrirent, et ils prirent conscience qu'ils étaient nus. Ils attachèrent des feuilles de figuier ensemble et s'en firent des ceintures. 8 Quand ils entendirent la voix de l'Éternel Dieu en train de parcourir le jardin vers le soir, l'homme et sa femme se cachèrent loin de l'Éternel Dieu au milieu des arbres du jardin. 9 Cependant, l'Éternel Dieu appela l'homme et lui dit : "Où es-tu ?" 10 Il répondit : "J'ai entendu ta voix dans le jardin et j'ai eu peur, parce que j'étais nu. Alors je me suis caché." 11 L'Éternel Dieu dit : "Qui t'a révélé que tu étais nu ? Est-ce que tu as mangé du fruit de l'arbre dont je t'avais interdit de manger ?" 12 L'homme répondit : "C'est la femme que tu as mise à mes côtés qui m'a donné de ce fruit, et j'en ai mangé." 13 L'Éternel Dieu dit à la femme : "Pourquoi as-tu fait cela ?" La femme répondit : "Le serpent m'a trompée et j'en ai mangé." 14 L'Éternel Dieu dit au serpent : "Puisque tu as fait cela, tu seras maudit parmi tout le bétail et tous les animaux sauvages. Tu marcheras sur ton ventre et tu mangeras de la poussière tous les jours de ta vie. 15 Je mettrai l'hostilité entre toi et la femme, entre ta descendance et sa descendance : celle-ci t'écrasera la tête et tu lui blesseras le talon." 16 Il dit à la femme : "J'augmenterai la souffrance de tes grossesses. C'est dans la douleur que tu mettras des enfants au monde. Tes désirs se porteront vers ton mari, mais lui, il dominera sur toi." 17 Il dit à l'homme : "Puisque tu as écouté ta femme et mangé du fruit au sujet duquel je t'avais donné cet ordre: 'Tu n'en mangeras pas', le sol est maudit à cause de toi. C'est avec peine que tu en tireras ta nourriture tous les jours de ta vie. 18 Il te produira des ronces et des chardons, et tu mangeras de l'herbe des champs. 19 C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain, et ce jusqu'à ce que tu retournes à la terre, puisque c'est d'elle que tu as été tiré. Oui, tu es poussière et tu retourneras à la poussière." 20 Adam appela sa femme Ève, car elle devait être la mère de tous les vivants. 21 L'Éternel Dieu fit des habits en peau pour Adam et pour sa femme, et il les leur mit. 22 L'Éternel Dieu dit : "Voilà que l'homme est devenu comme l'un de nous pour la connaissance du bien et du mal. Maintenant, empêchons-le de tendre la main, de prendre aussi du fruit de l'arbre de vie, d'en manger et de vivre éternellement !" 23 Ainsi, l'Éternel Dieu le chassa du jardin d'Éden pour qu'il cultive la terre d'où il avait été tiré. 24 Après avoir chassé Adam, il posta à l'est du jardin d'Éden les chérubins qui agitent une épée flamboyante pour garder le chemin de l'arbre de vie » — *Genèse, 3.1-24.*

On le voit, il est bien deux récits de la création de l'homme : l'un plutôt solaire dans le cadre d'un chant où l'homme est présenté à l'image de Dieu comme un être spirituel à qui il revient de régner sur la création dont il est à la fois le centre et la fin, lui qui est créé en dernier ; l'autre plutôt ténébreux dans le cadre d'un conte où l'homme est présenté à distance de Dieu comme un être charnel à qui il revient d'entacher la création en s'en tenant à la marge quoiqu'il soit créé en premier.

D'aucuns soutiennent pourtant que ces deux récits n'en font qu'un parce qu'il s'agirait des mêmes événements racontés en deux temps : le premier décrirait la création dans son ensemble, sur six jours ; le second reviendrait sur certains détails, notamment pendant le sixième ; aussi n'y aurait-il aucune contradiction, seulement un passage du général au particulier. Au chapitre 2 de la *Genèse*, l'auteur du texte reviendrait en arrière, à savoir au sixième jour, point culminant de la création, quand Dieu crée l'homme. Que faire alors des deux tensions apparentes entre *Genèse* 1 et *Genèse* 2, celles relatives à la naissance de la vie végétale et de la vie animale ? La première veut qu'en *Genèse* 1.11, Dieu crée « la verdure », « l'herbe à graine » et les « arbres fruitiers » le troisième jour, trois jours avant qu'il ne crée l'homme, alors que *Genèse* 2.5 affirme que « lorsque l'Éternel Dieu fit la terre et le ciel, il n'y avait encore aucun arbuste des champs sur la terre et aucune herbe des champs ne poussait encore, car [...] il n'y avait pas d'homme pour cultiver le sol ». La seconde veut que, selon *Genèse* 1.24-25, Dieu crée la vie animale le sixième jour, avant l'homme, alors qu'on lit en *Genèse* 2.19 que « l'Éternel Dieu façonna à partir de la terre tous les animaux sauvages et tous les oiseaux du ciel, puis il les fit venir vers l'homme pour voir comment il les appellerait ». On résorbe souvent ces difficultés par une précision de traduction et par une précision d'interprétation. Dans le premier cas, on fait valoir que les termes hébreux évoquant la vie végétale en *Genèse* 1.11 et *Genèse* 2.5 sont différents, généraux d'abord, puis plus spécifiques aux cultures vivrières, en sorte que Dieu créerait d'abord la végétation, puis les plantes cultivables. Dans le second cas, on fait valoir qu'en *Genèse* 2.19, il n'est pas dit que Dieu crée l'homme puis les animaux, mais que les animaux ont par lui déjà été créés avant qu'il ne les fasse « venir vers l'homme pour voir comment il les appellerait ».

Si le débat a pu faire rage, il ne s'en est pas moins toujours tranché au bénéfice de la complémentarité de ces deux récits qui, dans leur continuité, fussent-ils seulement juxtaposés, constituent bien un seul texte.

-Parallèles entre Athènes et Jérusalem

Si ces textes sont individuellement bien connus, ils ne sont guère collectivement lus en sorte que l'on ne s'étonne pas assez des parallèles qu'ils entretiennent, quoique l'on ait pu comparer Moïse et Homère et chercher à savoir qui a précédé et peut-être inspiré qui.

De part et d'autre en tout cas, même constat : simple agrégat de matière, c'est-à-dire de terre ou de poussière, l'homme semble toujours avoir eu le sentiment de ne pas être

simplement fait comme les autres animaux, ou qu'il ait *quelque chose de moins* qu'eux, lui qui est né nu, sans chaussures, sans couvertures, sans armes, ou qu'il ait *quelque chose de plus*, lui que Dieu crée à son image, lui qui est créé à l'image de Dieu. Et cette différence d'avec le reste des êtres vivants de s'accroître avec le temps dans les deux traditions : l'homme s'y voit en effet bientôt doté d'un attribut divin dont il n'est pas doué d'emblée, mais qu'il s'approprie par transgression d'un interdit, pis, par sacrilège, soit qu'on commette pour lui un délit en volant les dieux, soit qu'il commette contre Dieu un péché en lui désobéissant. Chez les Grecs, ce supplément gagné par l'homme est la compétence technique par l'alliance de la maîtrise du feu d'Héphaïstos et du développement de l'ingéniosité d'Athéna ; chez les Juifs, il s'agit de l'aptitude éthique, mieux, morale à distinguer le bien du mal pour avoir mangé du fruit de l'arbre de ceux-ci. Ainsi, de fragile qu'il était l'homme devient puissant chez les Grecs ; d'innocent qu'il était l'homme devient subtil chez les Juifs. Mais même combat : l'homme en vient à la pudeur, ou que son sens lui soit offert par Zeus, ou qu'il le développe en prenant conscience de sa nudité en l'absence de Dieu. Reste que cette singularité de l'homme par le partage d'une qualité divine qui lui confère sa véritable identité se paie cher, très cher. Du côté d'Athènes, Prométhée, attaché sur le mont Kazbek dans le Caucase ainsi que le dépeint Eschyle dans sa pièce éponyme, est condamné à se faire dévorer le foie par un aigle, foie qui se renouvelle chaque jour, tandis que son frère Épiméthée, à en croire Hésiode dans *Les travaux et les jours*, écope de Pandore, créature perfide façonnée à l'image des immortelles par Héphaïstos et Athéna dont la jarre qui ne devait jamais être ouverte s'ouvre bien sûr, répandant sur le monde tous les maux dont elle était abondamment remplie, encore que l'espérance demeure au fond de ce grand vase. Du côté de Jérusalem, pour avoir cédé à la tentation et goûté du fruit défendu, Adam et Ève sont condamnés non pas à mort, mais à la mort, et à cette punition collective s'en ajoutent des individuelles : Adam est voué à gagner son pain quotidien à la sueur de son front puisque la terre qu'il cultive est désormais maudite, et Ève à enfanter dans la douleur en plus d'avoir désormais peur des serpents, eux-mêmes promis à passer leur vie à avaler de la poussière en rampant sur le sol. Or, le travail des champs comme le travail des couches sont pour l'homme un labeur, inconnu jusqu'alors dans la tradition hébraïque, labeur connu en revanche par l'homme dès le départ dans la tradition hellénique. Insistons au passage sur ce point qui signe peut-être une différence sur le plan de l'inconscient collectif : l'âme grecque qui fut modelée par les relations bigarrées qu'elle pensait entretenir avec des dieux hétéroclites semble porter moins de culpabilité et apprécier davantage l'intelligence humaine que l'âme juive, modelée par la relation privilégiée qu'elle pensait entretenir avec un Dieu unique.

Mutatis mutandis, apparaît on ne peut plus clairement dans ce mythe comme dans ce récit tous deux fondateurs de l'histoire occidentale que l'homme se situe, du moins se sent au-dessus des autres êtres vivants. Il se conçoit comme doté d'une nature qui est partiellement différente de la leur et qui n'est explicable, à l'époque où le passage du μῦθος au λόγος n'a pas encore eu lieu, que par l'emprunt de ce qui n'appartient qu'au divin. L'homme se croit donc spontanément posséder une nature qui, par nature, n'est rien d'autre qu'une exception à la nature, rien d'autre qu'une anti-nature.

Lorsque, au XV^e siècle, dans le discours qu'il rédige pour servir de préface à ses neuf cents thèses, *De hominis dignitate* (ou *Oratio de homine, in qua sacræ et humanæ philosophiæ mysteria explicantur*, 1486), Pic de la Mirandole entend insister sur la différence spécifique de l'homme, autrement dit sur ce par quoi il occupe une position privilégiée et même exceptionnelle parmi toutes les créatures, il ne dit pas autre chose que ce qu'énoncent déjà ces illustres lignes cosmologiques et anthropogéniques que nous avons rappelées, bien que l'exprimant de manière discursive : l'homme est un être libre, autrement dit son essence ne lui est pas conférée par la providence divine ou par la force aveugle de la nature ; il se la donne à lui-même, il est ce qu'il devient, et il devient ce qu'il se fait. Ainsi, l'homme est l'artisan de son propre destin, et ne disons pas de sa nature à moins de voir dans la nature de l'homme non pas une donnée de base, mais la réalisation ou l'actualisation d'une essence. Et que dira Descartes au XVII^e siècle, sinon lui aussi que l'homme est pour lui-même une exception à la nature, une exception faite de conscience et de volonté, de raison et d'inventivité, bref de toutes ces qualités humaines qui ne semblent pas exister chez les animaux et qui rendent double l'être que nous sommes, qui font de lui un mixte ayant à la fois un pied dans la nature du fait de son corps et l'autre dans le ciel du fait de son âme ? Mais si le classicisme français notamment (Racine et Molière, La Bruyère, La Fontaine ou La Rochefoucauld) ne cessera, à travers comédies et tragédies, fables et maximes, de décrire cette nature éternelle dans le mélange qui la caractérise toujours et partout sans jamais se demander d'où vient sa spécificité — puisqu'on croit la savoir directement créée par Dieu —, les choses changeront bientôt. Avec la Révolution française qui remet en cause une structure politique que l'on pensait presque naturelle, avec l'émancipation des sciences à l'égard de la religion et de ses dogmes, avec la distinction propre à la période des Lumières entre la croyance, le préjugé et la connaissance, et avec l'entrée des enfants sauvages dans le champ de la réflexion anthropologique, les évidences de l'homme sur l'homme ne tardent pas à s'écrouler et son mystère de redevenir une question.